

Noirs destins

No Country for Old Men de Joel et Ethan Coen

Guillaume Harvey

Volume 26, Number 2, Spring 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/33470ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Harvey, G. (2008). Review of [Noirs destins / *No Country for Old Men* de Joel et Ethan Coen]. *Ciné-Bulles*, 26(2), 36–39.

Noirs destins

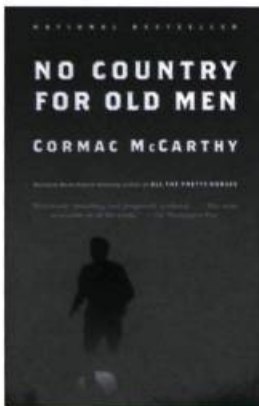
GUILLAUME HARVEY

Au cinéma, il y a de ces auteurs dont la touche est si caractéristique qu'ils laissent sur chacun de leurs films une empreinte unique. Il en est ainsi pour les frères Joel et Ethan Coen, dont le parcours cinématographique hétéroclite, commencé il y a maintenant plus de 20 ans, suscite l'intérêt du public et de la critique. En fait, l'originalité de leur vision est telle que leur dernier projet, une adaptation du roman *No Country for Old Men* de l'écrivain américain Cormac McCarthy, en étonnait quelques-uns. Était-ce donc, après quelques échecs dans la comédie légère (*The Ladykillers*, le plutôt ennuyant *Intolerable Cruelty*), un aveu final de la mort de cette inspiration si forte à l'origine de leurs meilleurs films, complètement déjantés, qui faisaient figures d'ovnis dans le paysage du cinéma hollywoodien? Est-ce que les Coen allaient réussir à s'appropriier et à transposer à l'écran une œuvre d'un homme reconnu comme étant l'un des plus grands auteurs américains toujours actifs dont les œuvres ont la réputation d'être inadaptables?

Pendant, chez ceux qui avaient lu le livre, le doute était beaucoup moins présent : en partie parce que le roman est considéré comme le plus accessible de toute l'œuvre de McCarthy, mais surtout parce que les thèmes explorés par l'auteur et le ton du récit ne sont pas sans rappeler quelques-unes des plus grandes réussites des frères Coen. Rappelons en quelques lignes l'histoire du livre, adaptée par ailleurs de manière très fidèle par le duo au cinéma. Parti à la chasse dans les plaines désertiques du Texas, Llewellyn Moss (Josh Brolin), un honnête vétérán du Vietnam, découvre un troupeau de cerfs et tire sur l'un d'eux. Blessé, celui-ci se sauve, laissant derrière lui une trace de sang que Moss décide de suivre. Sa recherche le mène sur la scène d'une transaction de drogue qui a mal tourné. Il y trouve, dans les mains d'un cadavre, une mallette contenant un million de dollars, qu'il décide de garder. Cette dangereuse décision l'entraînera dans un univers d'une violence inouïe lorsqu'un tueur à gages sociopathe, Anton

Chigurh (Javier Bardem, cauchemardesque), engagé pour retrouver le magot, arrive sur les lieux. Décidé à le faire payer pour son erreur, Chigurh poursuivra Moss sans relâche, laissant sur son parcours d'innombrables cadavres. En parallèle, le vieux shérif Ed Tom (campé par un Tommy Lee Jones désarmant), tentant de secourir Moss et sa femme Carla Jean de leur mort annoncée, sera confronté à un dilemme : est-il prêt à se dresser contre l'effroyable immoralité de Chigurh ou devra-t-il s'écarter de ce monde dont il ne comprend plus les règles?

L'aspect le plus difficile à adapter d'un roman, le plus ardu à rendre concret, est celui du ton et c'est ici que la réussite des Coen est la plus importante. Renommé pour entretenir souvent une vision terriblement pessimiste du monde actuel, McCarthy imprègne ses romans d'une ambiance quasi apocalyptique et profondément lourde où le mal règne partout. Comme le personnage de Chigurh, qui tue en respectant une logique implacable, le livre opère telle une mécanique bien huilée où les actions et les événements mènent vers une finale catastrophique. Utilisant dès le début du film des images porteuses de ce genre d'appréhensions (les ombres des nuages envahissant la plaine, des orages se pointant à l'horizon), les Coen réussissent à faire transpirer dans chaque scène du film ce sentiment de désastre imminent. La mise en scène de la découverte par Moss du carnage, par exemple, est particulièrement évocatrice de l'enfer, que ce soit par l'image troublante de cadavres couverts de mouches ou par la chaleur accablante qui pousse un dernier survivant à demander de l'eau. S'approchant de l'aridité du récit original de McCarthy tout en gardant son intérêt pour les scènes racontées d'une manière visuellement stimulante, le duo réussit à exprimer la dureté du récit (peu caractéristique des Coen) sans compromettre son style. La représentation de Chigurh à l'écran, à la fois absurde (sa coiffure, ses manières désinvoltes) et terrifiante (le caractère étrange de son arme, son impassibilité), est également porteuse de la





Le tueur à gages sociopathe Anton Chigurh (Javier Bardem) – PHOTO : RICHARD FOREMAN

signature caractéristique des Coen et du ton sinistre de McCarthy.

Aussi, une décision formelle vient renforcer cette froideur du récit et rapproche l'adaptation cinématographique du réalisme poétique de l'œuvre originale : l'absence totale de musique. Les frères Coen ont décidé, après avoir essayé d'emballer le film dans des trames sonores de plus en plus dépouillées, d'enlever simplement toute musique du film, à l'exception de quelques tonalités subtiles parsemées ici et là. La décision aurait pu avoir un impact négatif majeur, puisque le film, hybride du western et du drame, est en majeure partie constitué de scènes de suspense, que plusieurs réalisateurs accompagnent d'une musique aux accents dramatiques, croyant ainsi en rehausser l'effet. Mais ce choix sera, au final, des plus justifiés : l'absence de musique, jumelée à une conception sonore très astucieuse, rend la résolution du suspense d'autant plus imprévisible, renforçant à l'extrême la peur du spectateur. Cette atmosphère sonore qui exacerbe les

sons ambiants, le talent indéniable des Coen pour les scènes de suspense (leur premier film, **Blood Simple**, était un exemple très réussi du genre), ainsi que la présence horrifiante de Chigurh, le monstre créé par Cormac McCarthy, mènent à une œuvre des plus terrifiantes.

D'autres aspects stylistiques, reliés ici à la violence, rapprochent le romancier et les cinéastes. La prose de McCarthy, qui recèle des élans de poésie lyrique s'apparentant au western, banalise d'une façon singulière les actes de violence, les faisant surgir au détour d'une phrase, ne laissant aucunement présager un tel dénouement. Cette technique efficace est parfaitement adaptée par les Coen, qui maîtrisaient déjà cet effet de surprise pour générer l'hilarité ou l'accablement (pensons aux scènes violentes de **Fargo**). Ne manquant pas de saisir l'humour très noir derrière ce procédé, ils présentent ces scènes d'une manière plus sombre que jamais auparavant, entraînant à la fois le rire et le malaise, et entretenant de ce fait la présence palpable du mal au sein du récit.

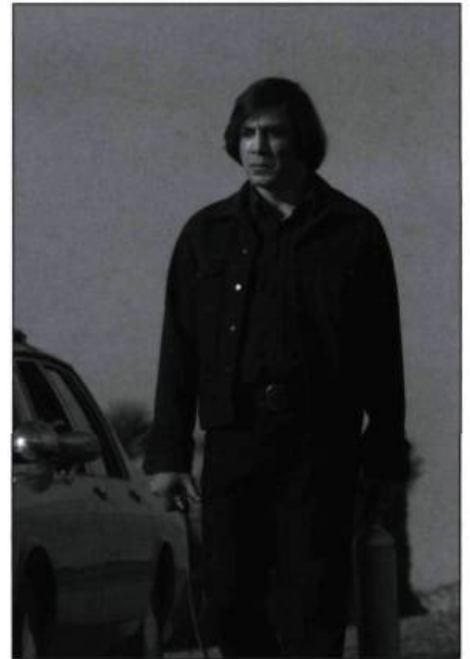
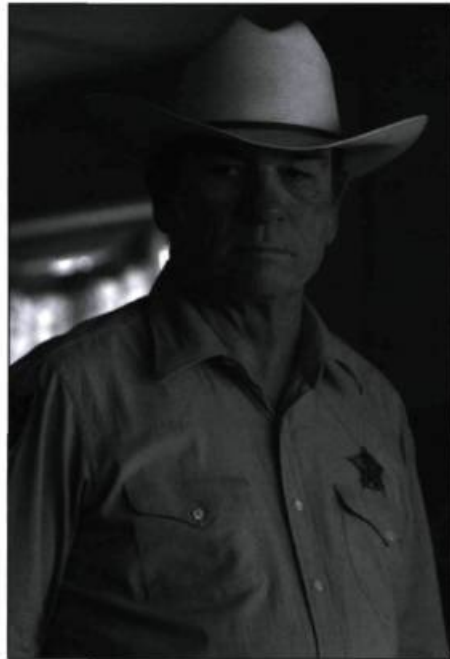
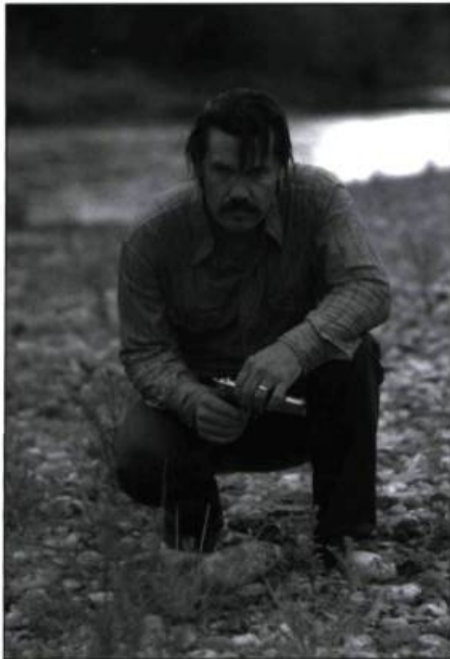
Mise à part la transposition du style propre à McCarthy à l'écran, un autre aspect important du récit allait devoir être adapté avec succès : la présence du Texas. Une grande partie de l'intérêt du roman réside dans son admirable représentation du milieu texan, présente dans chaque description et chaque conversation. Deux facteurs allaient entrer ici en ligne de compte : le premier, évident, est le choix des lieux, qui est porteur du même réalisme poétique que l'œuvre originale. Le Texas archétypal qui nous est montré, rappelant celui des westerns d'antan, apparaît authentique tout en étant porteur de sens : des motels miteux qui servent de repaires pour des hommes solitaires en chasse, une rue déserte dans une petite ville où aura lieu un duel sanglant, une frontière mexicaine toujours aussi dangereuse. L'autre facteur déterminant pour le scénariste qui s'attaque à l'adaptation d'une œuvre aussi fortement typée concerne l'écriture des dialogues. Ici encore, l'affinité entre le style de l'écrivain et celui des cinéastes sert bien le passage à l'écran. Les conversations présentes dans le roman, ramenées de manière quasi textuelle dans le film, rappellent étrangement les échanges aux accents régionaux et l'humour qu'on retrouvait dans ce chef-d'œuvre des Coen, **Fargo**. Les expressions et le langage particulier utilisés par les gens du Minnesota dans ce film trouvent un écho dans les phrases toutes faites, les proverbes et la façon typique de parler qui ancrent les personnages de **No Country for Old Men** dans leur milieu. Les frères Coen obtiennent donc avec leur plus récente production une réussite similaire à celle qui leur avait valu en 1994 l'Oscar du meilleur film, aidé aussi par une distribution extraordinairement convaincante et par une direction d'acteurs impeccable.



Llewellyn Moss (Josh Brolin) attendant Chigurh – PHOTO : RICHARD FOREMAN

Dans le but de rendre la progression de l'intrigue plus intéressante au grand écran, les Coen ont modifié quelques scènes importantes du livre. La scène de poursuite entre Moss et les Mexicains qui le surprennent sur les lieux de la transaction, qui se déroule à l'aurore, a notamment été modifiée pour y ajouter la présence à la fois comique et intimidante d'un chien enragé. De plus, la version originale était beaucoup plus complexe : la poursuite, qui se déroulait sur une plus grande distance, amenait plusieurs descriptions géographiques difficiles à saisir. La version plus simple proposée par les Coen donne plus d'énergie à cette scène qui devient l'une des plus excitantes du film. Il en est de même pour la scène centrale, une confrontation entre Moss et Chigurh qui débute dans un motel d'El Paso et se termine dans les rues de la ville. Présentée d'une manière un peu banale dans le livre, elle amène dans le film certains des moments les plus mémorables de la cinématographie des Coen. Sans aucune ligne de dialogue, la scène, beaucoup plus longue que dans le roman, est un parfait exemple de cinéma d'horreur. Utilisant coup sur coup plusieurs procédés visuels et sonores d'une efficacité à couper le souffle (la sonnerie ininterrompue du téléphone de la réception, le bruit d'une ampoule qu'on dévisse de son socle, le motif récurrent de la serrure projetée par l'arme de Chigurh), les Coen nous livrent une scène qu'on pourrait aisément retrouver dans les meilleurs suspenses.

Le film n'est toutefois pas qu'un exercice de style maîtrisé et la rencontre entre les Coen et McCarthy révèle autre chose qu'une simple affinité formelle. En effet, au contact de la sensibilité de l'écrivain, le duo a réalisé son œuvre la plus porteuse de sens, celle dont la résonance est la plus forte. Aussi impressionnant (sinon plus) que leurs œuvres précédentes du point de vue esthétique et du divertissement, **No Country for Old Men**, sans être un film à message, transmet de manière convaincante un propos d'une tristesse qui laisse le spectateur secoué, ébranlé. Par sa froide vision d'un univers où les règles sociales des générations passées s'effritent, l'œuvre amène une réflexion sur l'impact de la disparition des valeurs traditionnelles. Cet écroulement des mœurs, représenté dans le film par l'arrivée de Chigurh, anéantit le système qui permettait au shérif Ed Tom de s'expliquer le fonctionnement de la société, et par ce fait même, de comprendre les crimes qui s'y produisent. Les seuls actes cruels de Chigurh, qui suivent une logique totalement insondable, lorsque juxtaposés à son invincibilité, finissent



Les trois personnages au cœur de *No Country for Old Men* : Llewellyn Moss (Josh Brolin), Ed Tom Bell (Tommy Lee Jones) et Anton Chigurh (Javier Bardem) – PHOTOS : RICHARD FOREMAN

par donner à toute l'histoire un air de fin du monde, portrait d'une civilisation en perte. Devant ce personnage, le spectateur subit la même perte de repères et s'identifie à Moss, un héros potentiel qui pourrait éliminer l'abomination qu'est Chigurh. Représenté comme un être téméraire et naïf, mais tout de même fort débrouillard, il finira, malgré ses aptitudes et les avertissements des gens qui l'entourent, dévoré par cet univers dans lequel il est entré, avant même d'avoir pu affronter son opposant. L'absence de cette confrontation renforce le ton nihiliste déjà bien établi de l'œuvre et l'apparition finale de Chigurh, terrifiante, met un terme à tout espoir que cette menace s'efface. Blessé légèrement après avoir survécu à un accident terrible (il est encore une fois invulnérable, même devant les aléas de la vie), il marche en boitant sur le trottoir d'une rue résidentielle tranquille, s'éloignant lentement de la caméra. Le mal rôde toujours, loin de l'univers du western et maintenant plus près de nous, au beau milieu de nos quartiers.

Lorsque Moss et Chigurh quittent le récit, il ne reste pour le spectateur que le shérif Ed Tom, témoin impuissant de cet enfer bien réel. Faisant office de narrateur dans une partie du roman, l'homme de loi amenait par son parcours et ses commentaires une vision intéressante de cette régression de l'humanité. Sans remplacer cette narration par un abus de voix hors-champ qui aurait alourdi le film, les Coen réussissent, entre autres par le biais du montage, à faire

de ce même personnage une figure centrale aussi importante que dans le livre. À la fin, ne parvenant pas à saisir cette nouvelle forme de violence véhiculée par Chigurh, il se demande s'il ne vaudrait pas mieux baisser pavillon et remettre son badge. La dernière scène où Ed Tom, retraité, discute avec son épouse, est d'une ambiguïté qu'on avait rarement vue chez les Coen depuis *Barton Fink*. Décrivant les rêves qu'il a fait la nuit précédente, le shérif exprime à la perfection le mal à l'âme ressenti lorsqu'un homme rencontre un obstacle qui ébranle les fondements de son existence. Les dernières lignes énoncées par le personnage, dans ce monologue d'une rare beauté, tiré presque intégralement du roman, portent en elles à la fois l'indicible terreur ressentie face à l'inconnu, à la noirceur, à la mort, et la confiance envers quelqu'un qui viendra pour nous aider à la confronter. Un dénouement surprenant, certes, mais dont la puissance n'a que peu d'équivalents dans le cinéma américain contemporain. ■

No Country for Old Men

35 mm / coul. / 122 min / 2007 / fict. / États-Unis

Réal. et mont. : Joel Coen et Ethan Coen
Scén. : Joel Coen et Ethan Coen, d'après le roman de Cormac McCarthy
Image : Roger Deakins
Prod. : Joel Coen, Ethan Coen et Scott Rudin
Dist. : Alliance Vivafilm
Int. : Tommy Lee Jones, Josh Brolin, Javier Bardem